



Shopping à Barra da Tijuca, avenue des Amériques, Rio de Janeiro

L'urbanité périphérique latino-américaine

Lotissements résidentiels sécurisés et fermés

Guénola Capron
Mónica Lacarrieu
Maria Florencia Girola

La fermeture d'espaces résidentiels est un processus commun aux grandes métropoles et le boom de ce que nous qualifions d'« ensembles résidentiels sécurisés » est l'une des tendances urbaines les plus polémiques de notre temps¹. L'instauration de cette modalité de l'habiter est significative de processus qualifiés de « suburbanisation », « rurbanisation », « exurbanisation », « périurbanisation » selon les contextes géographiques et les interprétations qui en ont été faites ; termes qui désignent des formes d'occupation résidentielle pavillonnaire de classes sociales intermédiaires sur les pourtours souvent ruraux des aires métropolitaines, surtout dans les métropoles du nord. En Amérique latine c'est plutôt la notion de « périphérisation » qui s'est imposée avec force à travers les théories de la dépendance et de la marginalité depuis les années 50-60, soulignant au contraire des processus de marginalisation et plus récemment de forte polarisation de l'occupation de certaines périphéries métropolitaines fortement ségréguées.

Le « périurbain pavillonnaire » est une figure de l'urbanité généralement caractérisée par une morphologie peu dense, la prédominance de l'automobile individuelle dans les déplacements, un habitat plutôt unifamilial. Il apparaît, par exemple en France, comme une « expression spatiale de la moyennisation de la société » (Jaillet, 2004, p. 60) et d'un certain rejet de l'altérité. En Amérique latine, l'urbanisation périphérique de classes moyennes a connu un regain dans les années quatre-vingt-dix et, suivant le modèle états-unien, a introduit la clôture collective comme élément significatif du paysage. L'expansion des résidences sécurisées en marge de la métropole ou dans ses interstices renforce des logiques qui ne sont guère nouvelles : les lotissements de classe moyenne-supérieure des années 50-70 qui s'installaient dans des milieux tout aussi faiblement peuplés mettaient somme toute en avant des arguments et des modèles assez proches. L'automobile avait permis le développement de modes de vie alternatifs de ceux de la ville-centre². La fermeture rend visibles des processus déjà anciens mais qui, somme toute, étaient (et restent) peu

apparents au regard du reste de la société. Ils ne sont d'ailleurs pas propres aux périphéries, bien que la distanciation spatiale y aient des effets bien spécifiques sur les modalités de la distanciation sociale.

La figure des « communautés fermées » états-uniennes a influencé les représentations sociales des ensembles résidentiels fermés et sécurisés, homogénéisant la grande variété d'options offertes par le marché. Les mots de *gated community* aux États-Unis ou de *country* en Argentine, par exemple, évoquent généralement un ghetto pour riches suburbains barricadés derrière des murs grillagés, et renvoient à un style de vie monolithique, porteur d'un certain déterminisme culturaliste, prescripteur de valeurs et de comportements. Les médias ainsi que les discours immobiliers ont largement contribué à alimenter cette représentation³. Cette « ville » qualifiée d'« émergente »

1. Cet article est dérivé du projet de recherche « Habiter quelle ville ? Homogénéisation résidentielle et (re)définition de l'urbain et de l'urbanité dans les Amériques » subventionné par le PUCA dans le cadre du programme Habitat et vie urbaine. Il a donné lieu à plusieurs publications, en particulier *Quand la ville se ferme. Quartiers résidentiels sécurisés*, Bréal, collection d'autre part, Guénola Capron dir., 2006. Guénola Capron, Mónica Lacarrieu et María Florencia Girola ont participé à la rédaction des chapitres 5 et 6. Nous remercions Fatima Gomes, Catherine Reginensi et Louise Bruno qui ont contribué à la recherche sur Barra da Tijuca.

2. C'est ce que commencent à confirmer des recherches en cours sur les lotissements suburbains ouverts de classe moyenne-supérieure des années 60 à Mexico.

3. Le terme de *gated community* s'est imposé grâce aux travaux pionniers de Edward Blakely et Mary Gail Snyder (1997) pour désigner ces ensembles résidentiels offrant des services de sécurité privés et une certaine autonomie politique qui se sont développés en particulier dans le sud des États-Unis. On peut se demander si l'expression ne devrait pas être réservée aux formes élitistes et aux « communautés » proposant un « style de vie » (« gay », personnes âgées, etc.) qui n'existent d'ailleurs pas en Amérique latine.

Les Annales de la recherche urbaine n°102, 0180-930-X, 2007, pp.79-87
© MEDAD, PUCA



Nordelta, Buenos Aires, dépliant publicitaire

(Chalas, Dubois-Taine, 1997) est fréquemment associée dans la littérature critique de cette notion (Donzelot, 1999) à une densité de contacts faible, presque nulle. Sans doute les discours « anti-gated communities » s'inscrivent-ils en partie dans la continuité des discours *anti-suburbs* qui se sont forgés dès le début du XX^e siècle en Angleterre, puis plus tard aux États-Unis à travers les écrits d'intellectuels comme Lewis Mumford, Herbert Gans, (Ziegler, 2005). Ils épinglent ainsi l'ennui de la vie en banlieue, le conformisme, les valeurs culturelles et matérielles « bourgeoises » (*middle class, clase media*) de leurs habitants, leur individualisme, l'homogénéité et le refus de l'altérité.

En Amérique latine aussi, les ensembles résidentiels sécurisés sont un produit de la mondialisation associé à l'avancée de modèles urbains états-uniens, un artefact sans histoire, sans urbanité ou d'une urbanité sans lieu, une espèce de ghetto qui s'alimente de l'égoïsme exacerbé des couches moyennes-supérieures, valorise leur retronchement et l'entre-soi et constitue l'expression d'un retour à la communauté et d'un individualisme exacerbé⁴. Selon ces visions, la ville centrale est la face opposée de ce processus ségrégatif : un milieu cosmopolite où se cultive une urbanité intense et un échange permanent avec l'autre.

Face à la généralisation de ces perspectives stéréotypées qui stigmatisent l'urbain (ici le périurbain), et qui, faute d'études empiriques, entre autres ethnographiques, reproduisent un certain jargon académique (Pillai, 1999), nous formulons les questions suivantes : les ménages de classe moyenne supérieure qui font le choix de résider dans des lotissements fermés et sécurisés de la périphérie sont-ils

pour autant les fossoyeurs de la ville compacte ? Le déménagement vers ces lotissements périphériques suppose-t-il la dissolution de tout lien social avec « l'extérieur » en faveur d'un repli sur des relations harmonieuses et intenses « à l'intérieur » ? Le vécu individuel qui surgit des expériences métropolitaines des résidents latino-américains traduit-il une réelle émancipation ?

Pour répondre à ces questions, nous nous appuyons sur une série d'entretiens compréhensifs menés auprès de ménages de classe moyenne-supérieure, en particulier des femmes, résidant dans des grandes concentrations de lotissements sécurisés à Barra da Tijuca (à l'ouest de Rio de Janeiro), ainsi que dans le nord (municipalités de Pilar et Tigre, en particulier Nordelta, la « ville privée » argentine) et le sud-ouest (Esteban Echeverría et Ezeiza) de Buenos Aires⁵. Nous sommes partis de leur expérience individuelle, leur ressenti, leurs narrations, pour interroger le sens du rapport à la métropole à l'échelle de la vie quotidienne et

4. L'individuation des pratiques quotidiennes des habitants des métropoles est surtout portée par la classe moyenne-supérieure dont les modes de consommation inspirent une partie de la production urbaine (centres commerciaux, parcs de loisir, résidences sécurisées, artères marchandes spécialisées, etc.).

5. Le dernier recensement estime à 600 le nombre d'« urbanisations fermées » (terme en vogue en Argentine). 90 % sont localisées dans la région métropolitaine de Buenos Aires. 200 000 personnes y résident et on y dénombre 50 000 maisons. Ces lotissements occupent 320 km², soit un peu plus d'une fois et demi la superficie de la ville de Buenos Aires (*Diario Clarín*, le 4 mars 2006).

celui des liens entre individualisme et construction communautaire.

Nous formulons l'hypothèse que l'urbanité et ses différentes « figures » sont portées par des idéologies et par des modèles liés à des modes et des styles de vie, produits tant par les pouvoirs publics et les acteurs économiques que par les individus eux-mêmes à travers leurs choix résidentiels et qui agissent comme schèmes interprétatifs de la réalité et comme guides de l'action individuelle (Lévy, Lussault, 2003), plus que comme déterminants sociaux et culturels des pratiques. L'utilisation des expressions « communauté » et « style de vie » tend d'ailleurs à homogénéiser les représentations sociales d'un produit qui segmente pourtant de plus en plus finement la clientèle et s'adapte autant aux niveaux de revenus des ménages qu'aux multiples différenciations individuelles.

L'urbanité périphérique : formes urbaines et individualisme

L'urbanité est tout à la fois une qualité de l'espace *et* une manière collective d'être en ville (Gervais-Lambony, 2003). Les mentalités, les sociabilités, les comportements, les usages sont modelés par les expériences que font les individus et les collectivités en milieu urbain/métropolitain et la connaissance qu'ils en ont (Monnet, 2000) : celles de la coprésence, de l'anonymat et de la mobilité, de la centralité de la consommation. Les formes spatiales, c'est-à-dire les densités, le rapport entre les vides et les pleins, entre le bâti et les espaces publics, le parcellaire, le paysage, jouent un rôle actif dans la construction des manières individuelles et collectives d'être en ville (Lévy, 1999) et dans l'identification d'un espace comme urbain (métropolitain). L'urbanité est ainsi porteuse de modes de vie issus du rapport entre des représentations forgées par les discours, des modèles de villes offerts par les promoteurs, les pouvoirs publics, vantés par les médias, la publicité et les dépliants promotionnels, et l'expérience quotidienne qu'ont les individus de la métropole, en fonction de leur vécu, de leurs perceptions, de leurs pratiques, de leurs mobilités. La citadinité est constituée par les pratiques et les représentations individuelles qui construisent une expérience métropolitaine encadrée par le caractère contraint ou librement vécu des choix résidentiels, mais aussi par les modalités de l'engagement en ville et de la participation aux décisions collectives. La ville, « fruit d'une interaction quotidienne [...] entre forme matérielle et société citadine » (Dorier-Apprill, Gervais-Lambony, 2007, p. 7), de liens finement tissés entre urbanité et expérience citadine, pose la question cruciale du rapport à l'altérité en ville.

Or, la ville produite dans les périphéries de classes moyennes présente des formes matérielles reproductibles et aisément transposables d'un endroit à l'autre. Les centra-

lités marchandes recréent des ambiances urbaines et constituent des lieux de rencontre, mais avec une plus grande homogénéité sociale et une spécialisation fonctionnelle plus poussée que dans la ville-centre. À Barra da Tijuca, à Pilar, il y a peu d'alternative au centre commercial, et l'autoroute concentre les principaux équipements. De fait, la vie quotidienne des résidents des lotissements fermés et sécurisés s'appuie principalement sur des réseaux de lieux polarisés par les autoroutes et les grands axes de circulation, à Barra da Tijuca l'avenida das Américas, strip commercial long de plusieurs kilomètres, à Pilar l'autoroute panaméricaine. Quand ils vont au centre, que ce soit tous les jours pour leur travail ou de manière plus épisodique voire rare, ce sont aussi surtout les grands équipements commerciaux ou les quartiers marchands centraux qu'ils fréquentent (Puerto Madero à Buenos Aires ou les *malls* également localisés sur les grands principaux axes de circulation tels Insurgentes à Mexico ou les avenues Libertador et Figueroa Alcorta dans la capitale portègne). Certains vont au théâtre ou fréquentent les grandes librairies, d'autres aiment bien aller au marché ou à l'épicerie à côté de leur lotissement, y compris quand elle est située dans un quartier populaire (par exemple certains habitants de São Conrado à Rocinha), dont la proximité est parfois, faute de familiarisation, source de peur.

Les quartiers centraux de la ville compacte latino-américaine offrent, certes, une plus grande hétérogénéité d'expériences citadines, parce qu'ils demeurent, malgré les évolutions, les principaux lieux de croisement des flux de travailleurs, de résidents, etc., de concentration des activités, ce qui n'est pas le cas des franges métropolitaines où les logiques de division sociale et de spécialisation fonctionnelle de l'espace sont poussées à leur comble. Mais y compris dans les villes-centres, voire dans les quartiers centraux, les *malls* visent autant à capter les flux d'automobilistes qui transitent par là que les habitants qui vivent à proximité. Les tours dotées d'équipements haut de gamme et de services de surveillance privée situées en retrait de la voie publique au cœur d'îlots de très grande superficie s'y développent également massivement. Les villes-centres latino-américaines, à la différence des villes européennes (du moins dans leur figure idéal-typique), ont pleinement intégré les grands équipements marchands d'envergure. Les pratiques quotidiennes des habitants de classe moyenne-supérieure de la périphérie, diffèrent-elles autant de celles des habitants des quartiers centraux ? : que ce soit par goût, par nécessité, par manque de choix, ou simplement pour aller au cinéma, qui ne va jamais au *shopping center* ? Les frontières sociales sont-elles d'ailleurs forcément matérialisées ? Par exemple, Marcelo, qui résidait dans le vieux Palermo, un quartier de Buenos Aires qui a connu une intense gentrification dans les années quatre-vingt-dix, et habite l'un des quartiers de Nordelta raconte qu'il avait du mal à accepter l'idée qu'il pouvait aller vivre dans la « ville fermée ». Il s'est décidé après avoir réalisé que son mode de

vie derrière des portes fermées à double-tour et entre pairs à Palermo ne le mettait pas plus en contact avec « l'hétérogénéité » (selon ses propres termes). Certes, la clôture de l'espace résidentiel renforce les formes d'agrégation sociale, surtout dans les quartiers exclusifs. Elle provoque des réactions plus nettes à Buenos Aires dont la ville-centre s'est principalement construite à partir d'une trame urbaine « ouverte », à l'européenne.

En raison de l'éloignement des lieux de résidence antérieurs, l'espace de sociabilité se modifie quand se produit le déménagement du « centre » vers un lotissement fermé de la périphérie. La distance et l'arrivée dans des milieux initialement faiblement urbanisés, souvent mal équipés et parfois finalement mal connus obligent les ménages à s'organiser, à essayer de s'entraider entre pairs, à trouver dans le voisinage une certaine sécurisation matérielle et affective. Les ménages qui ont souvent perdu une ressource essentielle de la vie quotidienne en Amérique latine, la famille, reconstituent de nouveaux réseaux relationnels qui se font par affinités, ici comme ailleurs, tandis que les activités changent au cours de l'évolution du cycle de vie, soit à l'intérieur du lotissement voire de la rue ou de l'immeuble, soit à l'extérieur. Les sociabilités affinitaires sont étroitement liées à la pratique du sport, et pour les mères de famille, à l'école de leurs enfants. Elles s'inscrivent aussi dans les réseaux des ensembles résidentiels d'un standing équivalent, grâce aux tournois inter-countries ou inter-condos. Les lotissements les plus grands proposent toute une gamme d'activités (tournois d'échecs, cours de gymnastique en tous genres, de langues, tennis, golf, piscine, etc.). À Buenos Aires, les petits quartiers fermés et privés, surtout lorsqu'ils n'ont pas d'équipement, restent à l'écart de ces formes de sociabilité : les enfants font du sport dans leur établissement scolaire ou dans un club à l'extérieur. Les ménages pourraient presque parfaitement se passer de la ville-centre.

Mais si les formes socio-spatiales du lotissement valorisent la proximité et le « sens de la communauté », ils ne génèrent pas nécessairement des relations de voisinage denses. L'homogénéité supposée des résidents cède face aux appartenances multiples et aux divisions internes (âge, genre, ancienneté de l'installation, etc.).

Ainsi, de l'échange ponctuel de petits services né des contraintes de la distance aux relations d'amitié, de la mise à distance tolérante du mauvais voisin au rapprochement contrôlé du bon, l'entourage se vit ainsi d'autant de manières que pour le reste des classes moyennes-supérieures sous des modes souvent ambivalents (Lehman-Frisch *et alii*, 2006).

Les relations, cordiales mais superficielles, se limitent souvent au rituel « bonjour, bonsoir », suivant la règle du minimalisme moral (Charmes, 2005). Le voisinage reste un espace social hiérarchisé où l'individualisme a ses marques : on valorise la proximité, mais on ne connaît pas pour autant ses voisins, ce qui souligne l'existence de liens sociaux plutôt faibles. Dans ce sens, le retour à une certaine

conception de la civilité dont de nombreux habitants font l'expérience dans les lotissements (les gens se saluent entre eux, les enfants jouent dans la rue, etc.) ne produit pas nécessairement un « sens de la communauté » fondé sur le sentiment d'appartenance à un même groupe et le partage de liens de solidarité.

La communauté est une aspiration plus qu'une expérience, c'est généralement un rêve brisé par les disputes et les conflits de voisinage qui ne cessent de se manifester dans ces environnements contrôlés. Les périurbains des lotissements fermés n'ont pas à proprement de vie quotidienne « communautaire », pas plus qu'ils n'ont la primeur de l'individualisme, même si ce type de mode de vie peut l'alimenter (Jaillet, 2004).

Ville et rapport à l'altérité

Le lotissement, d'autant plus quand il est fermé, offre un ordre social local produit par un contrôle collectif, en général lié à des règlements internes qui peuvent s'immiscer jusque dans les détails les plus privés de la vie quotidienne. De toute évidence, nombreux sont les habitants qui ont cherché à fuir le « désordre » des quartiers centraux jugés trop denses, dans certains cas « décadents », pour un mode de vie alternatif avec une meilleure qualité de vie, loin de la pollution, des embouteillages, de l'insécurité, des « bousculades », du « bruit trop fort ». Ces représentations négatives de la ville sont souvent étroitement liées à la perception des risques encourus dans le centre.

Un couple de retraités, installé depuis longtemps à Barra da Tijuca, avoue ne plus « traverser le tunnel » que deux ou trois fois dans l'année, voire plus du tout, surtout quand ils sentent que sortir « à l'extérieur », « dans la rue », c'est prendre des risques.

Ces citadins recherchent ainsi parfois une nouvelle ruralité, mais le plus souvent une autre urbanité : de « nouvelles » manières de vivre la ville issues de « nouvelles » manières de la faire, renvoyant en fait à une urbanité imprégnée de nostalgie, celle d'un « quartier imaginaire » (Lacarrieu, 2002), plutôt d'une ville traditionnelle dans ses formes à la fois spatiales (le « quartier-village » ou une petite ville du passé) et sociales (la civilité « civilisatrice » des bonnes manières)⁶. L'imaginaire de la ville dangereuse puise son origine dans une expérience citadine, mais il est renforcé par les médias, les discours des promoteurs, etc.

L'habitat périurbain – et le lotissement fermé ne déroge pas à la règle –, répond sans doute mieux aux besoins, aux demandes et aux attentes individuelles des familles de

6. Tout le mouvement états-unien du *New Urbanism*, qui a influencé la conception de nombreuses *gated communities* nord-américaines comme sud-américaines, repose sur cette idée.



Jörg Ploger

Entrée d'un country club comprenant un golf et d'autres services, La Molina, Lima

classes moyennes : plus d'espace, une vie au vert, de la sécurité, l'épanouissement de la vie familiale. La sécurité est un *leitmotiv* fréquent, même si elle n'est pas nécessairement au premier rang des motivations résidentielles – ce qui dépend toutefois des contextes géographiques et culturels. Selon Alain Bourdin (2005), la sécurité ainsi que d'autres termes interchangeables qui forment un langage commun (l'exclusivité, le « style », une meilleure qualité de vie, la nature, la bonne accessibilité aux espaces centraux, la protection des valeurs immobilières, l'augmentation de la superficie résidentielle), servent de justificatifs à des choix en réalité fondés sur des valeurs personnelles et familiales moins que sur des modes de vie.

Nombreux sont ainsi les habitants de lotissements sécurisés périphériques de Buenos Aires qui ont pointé le démenagement comme une résignation, un choix sous contrainte, une adaptation aux « nouvelles » circonstances « externes » de la vie en ville (insécurité, désordre, etc.). L'opposition entre l'ouverture et la fermeture articule un discours qui reproduit à l'envi les clichés sur les *gated communities* (ghetto, etc.) : « ce n'est pas que je préférerais un lotissement fermé. J'ai vécu dans un quartier ouvert et j'ai adoré. L'idée de m'enfermer dans un ghetto ne m'attirait pas particulièrement. Mais bon, vu que la situation nationale est très compliquée, il me semble qu'au moins pour les premières années, avec les enfants petits, ce n'est pas si mal » (Paola, Nordelta). Liliana, qui vit dans un *country*, affirme que « la vie dans la nature, c'est être en contact avec le gazon, le soleil, c'est la tranquillité qu'il ne va rien se passer si les enfants jouent dans la rue, c'est ne pas avoir peur qu'on te séquestre, savoir qu'ils peuvent jouer au foot sur place [...]. Ici, c'est comme quand nous étions enfants ».

Le fait que l'argument sécuritaire doive être mis en rela-

tion avec d'autres dimensions qui sont tout aussi significatives, atténue le danger aux yeux des habitants, mais ne le supprime en aucun cas. Le lotissement enclos périphérique dont les entrées sont contrôlées, limite collectivement les risques mais ne réduit pas complètement l'imprévisibilité de la vie sociale : à Buenos Aires, durant la crise de 2001-2002, les pauvres passaient les mains entre les grilles pour demander du pain ou du travail, ce qui en mettait plus d'un mal à l'aise. La quête de tranquillité, qui n'est pas propre aux périurbains de classe moyenne-supérieure, est d'ailleurs souvent un motif qui masque non seulement des formes d'individualisme, mais aussi un rapport difficile à l'altérité et dans les cas les plus extrêmes, un refus de partage de l'espace et d'acceptation de différences que, pourtant, le marché ne cesse de produire, à l'intérieur et à l'extérieur des lotissements.

La dégradation de la qualité environnementale alimente la litanie des plaintes concernant les désagréments de la ville dense, mais il peut parfois n'y avoir qu'un pas facile à franchir, entre la plainte environnementale (« je ne supporte pas le bruit, les gens qui te bousculent dans la rue ») et la plainte sociale déguisée (« je laisse la plage à ceux qui ne peuvent pas », sous-entendu : « je préfère la piscine de ma copropriété »).

Les conflits de voisinage, médiatisés par l'administration du lotissement, sont souvent des indicateurs de la mise à distance de l'autre. La discrimination vis-à-vis de ceux qui vivent différemment dans le lotissement (ceux, qui, par exemple, se déplacent en bicyclette, ont une autre religion que catholique, etc.) souligne d'autant plus crûment le conformisme social et la peur de l'autre, que c'est vers l'intérieur et non vers l'extérieur qu'elle se manifeste. Le mur donne une expression matérielle à la peur collective de l'autre.



Jörg Pöge

Barrière informelle dans une rue d'un quartier de classe moyenne basse, Chorrillos, Lima

Les femmes : entre émancipation et périphéricité subie

On a dit et répété combien les adolescents étaient victimes de ces utopies de l'ordre et quelles « incivilités » elles pouvaient générer. Les femmes adultes montrent beaucoup mieux l'ambivalence de l'individuation sociale dans les périphéries lointaines dans la mesure où elles sont supposées autonomes. Elles ne constituent pas un groupe unifié, et leurs pratiques sont différenciées, selon leur histoire de vie, leur trajectoire résidentielle, leur statut d'activité, etc. À Buenos Aires, le style « femme country » a pourtant été constamment mis en avant pour faire la publicité des lotissements résidentiels fermés et sécurisés, homogénéisant les représentations et exhortant à des pratiques citadines encadrées par le modèle urbain offert à ce groupe. Mais appartenir à un groupe social n'empêche pas de revendiquer d'autres appartenances, éventuellement discordantes, surtout au sommet de l'échelle sociale (Lahire, 2004), ni plus d'adhérer individuellement, en partie, totalement, ou pas du tout, au modèle urbain en question. Le rapport des individus à la métropole ne découle plus uniquement du « mode de vie », de la position sociale ou du niveau de revenu des ménages, mais correspond aussi de plus en plus à une valorisation de différences exploitées par le marché qui affinent les modes de vie à une échelle individuelle (Bourdin, 2005) et sont pourtant aplanies dans les représentations sociales.

Ainsi, même si ces ménages font le choix individuel de résider dans un lotissement fermé et sécurisé qui répond globalement à leurs aspirations familiales, ils ne s'identifient pas toujours entièrement au modèle de ville privée de la périphérie, pas plus qu'ils ne vivent toujours bien les conséquences de leur choix, pourtant difficiles à avouer quand on a accédé depuis peu à la propriété. Certaines

femmes se satisfont ainsi parfaitement de cette ville qui correspond à leurs attentes, naviguent aisément entre vie professionnelle et vie familiale (souvent grâce à l'aide d'un personnel domestique indispensable) – Mara dit par exemple être passée de « Porteña à mort » à « Nordelteña à mort »⁷ – ; d'autres concilient mal les deux et souffrent au contraire du « manque d'urbanité » qu'elles perçoivent dans ces lotissements et dans ces centralités construites pour et autour de la voiture. Ces dernières avaient bien choisi ce mode de vie qui correspondait à leurs aspirations (ou à celles de leur mari), mais elles « déchantent ». Le lotissement périphérique, ouvert ou fermé, est un monde féminin, tourné vers les valeurs familiales et sociales, d'où les hommes sont singulièrement absents : c'est fréquemment pour eux un « dortoir » et ils y font leur apparition essentiellement en fin de semaine⁸.

Force est de constater que la mobilité généralisée est une injonction et un mythe, y compris pour la classe moyenne-supérieure. Même dans les lotissements sécurisés, l'éloignement peut la freiner. Le déménagement du ménage vers la périphérie urbaine n'a en effet pas nécessairement signifié l'achat d'une deuxième voiture. Même si la mobilité résidentielle, que ce soit de la ville-centre vers la périphérie métropolitaine ou à l'intérieur de la zone intra-métropolitaine, suit des axes résidentiels, la famille peut ne plus être si proche, au quotidien (Dureau, 2000 ; Capron, 2006), sauf dans les cas – moins nombreux – de rapprochement familial entre enfants et parents (surtout dans les lotissements plus anciens). D'après plusieurs enquêtes (Lacarrieu, Girola *in* Capron, 2006 ; Svampa, 2001), l'emploi féminin fait ainsi souvent les frais du déménagement vers la périphérie. Certaines mères de famille réussissent à trouver un travail qui leur permette d'exercer à domicile (architecture, décoration, vente de vêtements ou de plats préparés, cours de langue, etc.)⁹. Ce repli à l'intérieur de la sphère domestique n'est cependant peut-être qu'en partie conjoncturel, qu'il soit lié soit au déménagement du centre vers la périphérie, soit au cycle de vie, soit à la crise économique en Argentine, mais il influe sur les pratiques spatiales et l'expérience individuelle de la ville qu'ont certaines femmes.

En effet, quand elles n'ont pas de parent proche et que le ménage n'a pas de deuxième voiture, les femmes inactives peuvent se sentir isolées, surtout en lointaine périphérie

7. Les Portègues est le nom donné aux habitants de Buenos Aires. « Nordelteño » désigne les résidents de la « ville privée » de Nordelta.

8. D'autres recherches sur les lotissements de classes moyennes, ouverts, des années 60 (Tarres, 1999), ou fermés, d'intérêt social, du début du XXI^e siècle (Jacquin, 2006), à Mexico, soulignent le rôle protagoniste des femmes dans ces espaces périphériques de classes moyennes.

9. Bien plus de la moitié des femmes interrogées par Maristella Svampa (2001) qui a réalisé des entretiens auprès de 72 d'entre elles ; la moitié selon Mónica Lacarrieu et María Florencia Girola qui les ont rencontrées avant et après la crise qui a touché l'Argentine en 2001.



Christoph Schäfer / Park fiction Archiv

Barra da Tijuca, aménagements récents, Rio de Janeiro

rie. Elles « étouffent », se sentent « asphyxiées », victimes d'un éloignement qu'elles vivent mal, surtout si elles vivaient avant « en ville » et avaient l'habitude de sortir, de travailler. Lidia, 36 ans, mariée et mère de deux enfants, était une cadre supérieure hyperactive. Depuis le déménagement de la famille dans un lotissement fermé de Pilar, elle est devenue mère de famille à plein temps. C'est son mari, cadre dans la multinationale Esso, qui gagne désormais les revenus du ménage. Son sentiment est mélangé et paradoxal : certes, elle a tout son temps pour elle, mais en même temps, elle a peur du vide intellectuel vécu par les femmes dans ce milieu et a l'impression d'avoir été mise sur la touche et d'être à l'écart de tout (elle n'est même pas connectée à internet...). À Buenos Aires, les consultations de psychanalyse ne désengorgent pas de ces femmes qui ont tout pour être heureuses, mais qui souffrent d'un sentiment de solitude tenace et d'un « vide de soi » qui ne sont peut-être pas propres à leur condition mais qui sont accentués par l'isolement, l'éloignement, la fermeture. Leur expérience est loin du « style de vie » qu'elles avaient imaginé. La vie quotidienne en périphérie demande en effet un ajustement pas toujours bien vécu aux conditions créées par la distance, sans que le renfermement sur la vie locale ne produise d'ancrages dans l'espace résidentiel. L'homogénéité des styles de vie, des pratiques, les fréquentations à l'intérieur d'un même cercle social constituent pour certaines des contraintes pesantes, quand l'éventail des choix de sorties est réduit.

Les pratiques quotidiennes et les déplacements des conjointes, quand elles ne travaillent pas, dessinent des espaces de vie aux contours bien différents, beaucoup moins distendus que ceux de leurs maris qui font parfois des navettes de 150 kilomètres par jour. Leur journée consiste

à déposer les enfants à l'école, faire les courses, le cas échéant aller faire un tour au centre commercial voisin pour boire un café avec leurs amies. Mues par la curiosité ou la nécessité, certaines en ont profité pour élargir l'horizon de leurs pratiques de proximité, aux localités voisines, surtout quand elles disposent d'une voiture personnelle. D'autres s'appliquent à nouer les relations sociales du ménage, se rapprochent de leurs paires pour se rendre de menus services ou rompre leur isolement, s'activent pour pallier le déficit d'équipement ou s'engagent dans le secteur caritatif. À Nordelta, les bonnes œuvres sont institutionnellement canalisées par la Fondation Nordelta : les « volontaires » (comme elles s'autodésignent) sont engagées dans l'aide aux quartiers pauvres voisins.

Des retraitées se sont rapproché de leurs enfants et petits-enfants : si certaines regrettent leur vie d'antan en ville et souffrent d'un éloignement, d'autres, comme Dora qui vit dans un appartement de Nordelta, sont toujours très actives, continuent à voir leurs amies en ville, tout en appréciant la présence de leur progéniture.

L'intensité et l'échelle de la vie métropolitaine des femmes, assez hétérogène, navigant entre repli sur soi, ancrages locaux, vie communautaire et hypermobilité (avec des combinaisons différenciées), montrent qu'il n'y a pas qu'une seule manière de vivre en lotissement fermé. L'individualisme de la vie périurbaine peut avoir des coûts psychologiques qui ne relèvent cependant pas uniquement de l'enfermement de la vie périurbaine ou de l'isolement (Coutras, 1996), mais aussi sans doute de la difficile autonomisation des individus. En effet, dans une grande partie du monde, l'individu a gagné en autonomie, à une époque où, comme l'ont montré Anthony Giddens (1990) et Ulrich Beck (2001), le déclin, inégal du Mexique à l'Argentine, des

grandes institutions sociales et politiques qui organisaient et structuraient la vie quotidienne et régulaient la société (Église catholique, partis traditionnels, famille, etc.), a généré solitude et incertitude. Il a contribué à la généralisation d'un sentiment d'insécurité ontologique (Giddens, 1990) lié certes à la peur de la délinquance mais aussi à l'inégale maîtrise de leur environnement par les individus. Les lotissements périphériques fermés et sécurisés de la classe moyenne supérieure en sont le théâtre et les femmes qui y vivent les témoins privilégiés.

Sécurité spatiale et insécurité sociale

On peut se demander si la fermeture de l'habitat est une exclusivité des classes moyennes¹⁰ ou une tendance généralisée des métropoles, tant dans la plupart des quartiers centraux que dans les périphéries, au-delà de son intensité et de ses formes différenciées¹¹.

En Amérique latine, la périurbanité, figure de l'« urbanité périphérique » de classe moyenne-supérieure aux franges de la métropole, correspond à un choix de mode de vie pas foncièrement anti-urbain, même s'il est différent de celui de la ville compacte et surtout se construit en réaction à son changement. L'offre résidentielle périphérique s'adapte ainsi à l'évolution de la demande résidentielle (plus de mètres carrés par individu), aux cycles de vie (le marché des villes centrales ne répondant pas toujours aux besoins des familles en termes de coûts et de place), aux goûts, aux valeurs et aux intérêts individuels (la vie familiale, la protection des valeurs immobilières), en particulier, de plus en plus, au sens large du terme, à la demande de sécurité, physique, matérielle, économique, sociale des classes moyennes. La périurbanité qui implique un éloignement, n'entraîne cependant pas automatiquement une adhésion

des individus au modèle de ville proposé ni une communautarisation de la vie sociale à l'intérieur des lotissements. L'homogénéité de l'urbanité des lotissements périphériques de classe moyenne supérieure peut ainsi produire un appauvrissement de la vie citadine des individus selon leurs trajectoires, l'enfermement tendant à renforcer l'isolement.

Les lotissements enclos contribuent ainsi à alimenter l'étalement et la « fragmentation urbaine » dans un marché immobilier d'accession à la propriété qui n'offre de toutes façons pas beaucoup d'alternative à la fermeture. L'individualisation des comportements des ménages de classe moyenne supérieure n'est pas sans conséquence sur le reste de la métropole, notamment en termes démocratiques. Les lotissements sécurisés et fermés contribuent à la production d'urbanités fragmentées qui interrogent et affectent le lien physique et social avec le reste de la ville. Mais est-ce l'apanage des espaces périurbains de classe moyenne supérieure ? La quête de tranquillité physique et matérielle est en effet une caractéristique commune à une grande partie des classes moyennes, pouvant signifier, ici comme là-bas, un refus de l'altérité.

10. Presque toutes les couches sociales se protègent, soit à travers la fermeture de la voirie secondaire, soit en faisant le choix plus ou moins libre d'habiter dans des lotissements fermés. Dans la périphérie de Mexico se multiplient ainsi d'immenses lotissements de maisons d'intérêt social en duplex avec une fermeture périmétrale (Jacquin, 2006).

11. Par exemple, pour la ville de Toulouse, Bruno Sabatier (2000) montre que les façades des immeubles construits dans les années quatre-vingt-dix sont de plus en plus en retrait par rapport aux trottoirs. La fermeture résidentielle n'a cependant pas la même ampleur et exactement les mêmes effets selon les contextes.

Références bibliographiques

- Beck U., (2001), *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier.
- Blakely E., Snyder M., (1997), *Fortress America, Gated communities in the United States*, Washington DC, Brookings Institution Press-Lincoln Institute of Land Policy.
- Bourdin A., (2005), *La métropole des individus*, Paris, La Tour d'Aigues, L'Aube, collection Essai.
- Chalas Y., Dubois-Taine G. (dir.), (1997), *La ville émergente*, Paris, La Tour d'Aigues, L'Aube.
- Charmes E., (2005), *La vie périurbaine face à la menace des gated communities*, Paris, l'Harmattan
- Coutras J., (1996), *Crise urbaine et espaces sexués*, Paris, Armand Colin, collection Références.
- Donzelot J., (1999) « La nouvelle question urbaine », *Esprit*, n° 258, pp. 87-110.
- Dorier-Apprill E., Gervais-Lambony P., (2007), *Vies citadines*, Paris, Belin, collection Mappemonde.
- Dureau F., (2000), « Bogotá : des stratégies résidentielles très diverses marquées par une inégale maîtrise de l'espace », in Dureau F. et al. (dir.), *Métropoles en mouvement. Une comparaison internationale*, Paris, Anthropos, IRD, collection Villes, pp. 166-173.
- Gervais-Lambony P., (2003), *Territoires citadins. 4 villes africaines*, Paris, Belin, collection Mappemonde.
- Giddens A., (1990), *The constitution of society*, Stanford, Stanford University Press (1984).
- Jacquin C., (2006), *Production et appropriation de l'espace public dans deux aires résidentielles périphériques de Mexico. Bilan et proposition pour une intervention participative*, mémoire de DESS en aménagement et urbanisme, Paris VIII, Institut Français d'Urbanisme.
- Jaillet M.-C., (2004), « L'espace périurbain : un univers pour les classes moyennes », *Revue Esprit*, n° 263, pp. 40-64.
- Lacarrieu M., (2002), « La comunidad : el mundo imaginado en las urbanizaciones privadas en Buenos Aires », in Cabrales Barajas L. F. (ed.), *Latinoamérica : países abiertos, ciudades cerradas*, México, Universidad de Guadalajara/UNESCO, pp.177-216.
- Lahire B., (2004), *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, collection Textes à l'appui.
- Lehman-Frisch S. et alii, (2006), « Voisiner », in Dorier-Apprill E., Gervais-Lambony P., *Vies citadines*, Paris, Belin, collection Mappemonde, pp. 59-80.
- Lévy J., Lussault M. (dir.), (2003), *Dictionnaire de la géographie*, Paris, Belin.
- Lévy J., (1999), *Le tournant géographique. Penser l'espace pour dire le monde*, Paris, Belin.
- Monnet J., (2000), « La ville comme OSSI (Objet Socio-Spatial Identifiable). Les catégories de l'expérience et de la connaissance du milieu urbain », in Capron G., Monnet J. (dir.), *L'urbanité dans les Amériques. Les processus d'identification socio-spatiale*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- Pillai S., (1999), « La ciudad sin cuerpo y sin cuerpos : comentarios sobre el papel de las jergas académicas para estigmatizar lo urbano », in Carrión F., Wolrad D. (comp.), *La ciudad, escenario de comunicación*, Quito, FLACSO.
- Sabatier B., (2000), *Les résidences fermées dans l'agglomération toulousaine. Expression particulière et variée d'un modèle en affirmation*, maîtrise de géographie, Université de Toulouse-2 le Mirail.
- Svampa M., (2001), *Los que ganaron. La vida en los countries y barrios privados*, Buenos Aires, Biblos.
- Tarrés M. L., (1999), « Vida familiar : prácticas privadas y discursos públicos entre las clases medias de Ciudad Satélite », *Estudios Sociológicos*, vol. XVII, n° 50, pp. 419-439
- Ziegler V., (2005), « Suburb, Soixante-quatre mots de la ville », in *Le Trésor des mots de la ville : une maquette au 1/5'*, Paris, CSU, pp. 196-200.

Biographies

GUÉNOLA CAPRON est chercheuse au CNRS, rattachée au LISST-Cieuc. Elle a été détachée auprès du Centre d'Études Mexicaines et Centraméricaines entre 2004 et 2007. Géographe, elle travaille sur les transformations de l'espace public urbain à partir d'artefacts comme les centres commerciaux ou les résidences sécurisées et fermées, en particulier en périphérie des métropoles latino-américaines (Buenos Aires, Mexico). Les principales publications qu'elle a coordonnées sont *Quand la ville se ferme. Quartiers résidentiels sécurisés*, 2006, Bréal; *Liens et lieux de la mobilité : ces autres territoires*, Belin, 2005 (avec G. Cortès et H. Guétat-Bernard) et *L'urbanité dans les Amériques*, Presses Universitaires du Mirail, 2000 (avec J. Monnet).

guenola.capron@gmail.com

MÓNICA LACARRIEU est titulaire d'un doctorat en anthropologie sociale et chercheuse du CONICET. Elle enseigne à l'Université de Buenos Aires et dirige le programme d'anthropologie de la culture. Ses recherches portent sur le champ des études urbaines, des résidences sécurisées, du patrimoine culturel. Ses principales publications sont : *Nuevas Políticas de Lugares : recorridos y fronteras entre la utopía y la crisis*, 2005, Biblos, Buenos Aires; *Procesos de transformación urbana en lugares centrales y periféricos del área metropolitana de Buenos Aires : ¿ganó el urbanismo escenográfico ?* (avec Carman et Girola), 2006, PUC/Minas et Edusp, Brasil.

mobla@uolsinectis.com.ar

MARÍA FLORENCIA GIROLA est anthropologue, boursière du CONICET (Argentine), en doctorat et enseignante à l'Université de Buenos Aires. Sa thèse comporte une étude des identités urbaines des habitants d'une ville privée et d'un grand ensemble de la Région Métropolitaine de Buenos Aires. Articles publiés : « Procesos de transformación urbana en la Región Metropolitana de Buenos Aires : una mirada sobre el avance de la ciudad-negocio », *Revista Intersecciones en Antropología*, n° 7, Unicen ; « El surgimiento de la mega-urbanización Nordelta en la Región Metropolitana de Buenos Aires : consideraciones en torno a las nociones de ciudad-fragmento y comunidad purificada », *Revista de Estudios Demográficos y Urbanos*, Colegio de México, 2007.

fgirola@uolsinectis.com.ar